

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Sonate pour Victor

Marielle Paradis

Volume 16, numéro 3, hiver 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12447ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paradis, M. (1994). Sonate pour Victor. *Lurelu*, 16(3), 48–49.

SONATE POUR VICTOR

Premier prix

Vêtus de nos fringues d'apparat pour cette soirée exceptionnelle, nous descendons l'allée centrale du Grand Théâtre. Toute ma famille m'accompagne. D'abord, grand et droit comme une sentinelle, mon père Yoland. Accrochée à son bras, de peur d'être distancée, ma mère Florence. Sur leurs talons, comme toujours, Victor et moi.

Marcher derrière ma mère pour respirer son parfum m'est devenu habituel. C'est à observer Victor que j'ai appris les odeurs. Le parfum qu'elle porte ce soir nous est inconnu. Papa le lui a offert spécialement pour l'événement.

Par contre, trotter à la suite ou aux côtés de mon père m'énerve grandement. Mes douze ans ne lui arrivent qu'à la hauteur de ses yeux. Cependant, je suis sans conteste son portrait. Les photos de famille le prouvent. Même yeux bruns enfoncés derrière des lunettes trop épaisses, même cheveux bruns frisés et même passion pour la musique. Si de taille j'arrive un jour à le surpasser, je me vengerai de ces douze années de course à essayer de le rejoindre.

Gagner nos sièges me semble interminable. Malheureusement, il n'y a que des adultes dans l'assistance. Mon jeune frère de huit ans se colle à moi comme une ombre. Je le sens inquiet, agité. Il faut dire que nous ne sommes pas encore habitués aux mondanités.

On est enfin arrivés à nos places. Je m'assois entre Victor et papa. Je fixe la moquette. Elle est suffisamment épaisse pour camoufler les pas de claquette que mes jambes exécutent sans mon consentement.

Ma mère ne voit rien, elle consacre toute son attention à Victor. Ce dernier s'obstine à passer la jambe par-dessus son bras de siège tout en regardant les lumières de la scène jouer entre ses doigts qu'il agite devant ses yeux. À ses côtés, maman bataille pour garder sa robe propre.

L'espace de quelques secondes, la salle est plongée dans l'obscurité. Les longs drapés de l'avant-scène se lèvent difficilement pour dévoiler des décors vaporeux. De longues et larges lanières de soie immaculée flottent entre ciel et terre et forment un écrin raffiné pour mon instrument, mon ami, mon piano.

Mon cœur fait un bond. Papa me tapote la main gentiment.

Une sorte de magicien en habit de gala et haut de forme s'avance en clopinant jusqu'au micro qui jaillit du plafond. Sa voix

grave rassemble tous les regards et atténue la tempête d'applaudissements.

«Afin que le concert commence, dit-il, il me fait plaisir de céder la parole à celle qui a découvert notre jeune prodige. Sans plus tarder, accueillons madame Baillargé.»

Jamais je n'avais remarqué à quel point la silhouette de ma professeure semblait fragile, presque transparente. D'un pas aérien, elle voltige jusqu'au micro.

«Merci! Mesdames et messieurs... Il est rare, que dis-je, c'est presque un miracle pour un professeur de rencontrer un élève aussi talentueux. Pour cette raison, l'Académie des arts a bien voulu permettre à mon protégé de vous offrir son premier concert tout à fait gratuitement. Pour cette occasion spéciale, il nous interprétera l'une de ses compositions dédiée à son jeune frère autistique. Je vous prie donc d'encourager chaleureusement notre jeune ami de douze ans, monsieur Bastien Xavier.»

Assis au bas des escaliers, j'admire cette grande dame qui descend gracieusement vers moi dans un nuage de tulle bleu. Une lumière dorée l'enveloppe et la suit comme une seconde peau. Ses grands yeux me rassurent. Je glisse ma main dans sa main tendue. Quelqu'un m'embrasse sur la joue, je reconnais cette nouvelle fragrance. J'entends à peine les applaudissements. Le tapis rouge et or qui défile sous mes pieds me donne mal au cœur. Madame Baillargé me conduit près de mon grand ami, je m'effondre sur le tabouret en oubliant de remercier l'auditoire. Le maître de cérémonie se courbe sur moi et me présente ma partition. Son grand chapeau m'accroche l'oreille droite.

«Merde», me souffle-t-il.

Décidément, il ne m'aime pas, pensé-je.

«Voici donc monsieur Bastien Xavier, dans *Sonate pour Victor*», reprend la voix mélodieuse de ma professeure.

Le grand soleil d'or est braqué sur moi. De grosses gouttes s'échappent de partout. Je me transforme en tomate rouge baignant dans mes galoches.

«Respire, mon petit», me souffle madame Baillargé.

Comme un zombi, je respire à deux ou trois reprises, en bon élève que je suis. L'oxygène m'enivre. Mes mains se lèvent à mon insu et mes doigts plaquent le premier accord.

Du coup, la musique m'habite et j'entre dans l'univers imaginaire de Victor.

Résultats du 8^e concours littéraire Lurelu

Le jury de cette année (composé de Colombe Labonté, membre de la rédaction de *Lurelu*, Carmen Marois, écrivaine, et Mireille Villeneuve, animatrice) a lu trente-huit contes et nouvelles.

Cette année, le jury, un peu déçu par la qualité moyenne des textes, a choisi de n'accorder que deux prix. M^{me} Marielle Paradis, de Sainte-Claire dans le comté de Bellechasse, s'est classée première avec la nouvelle «Sonate pour Victor», tandis que M^{me} Louise Lepire, de Trois-



Rivières, s'est classée deuxième avec «Les tulipes de Madame Horace».

Le jury a trouvé que «Sonate pour Victor» était une belle histoire, sensible et sentie, avec une thématique sortant des sentiers battus. Du conte «Les Tulipes de Madame Horace», le jury, bien que partagé au sujet de son écriture, a apprécié l'atmosphère étrange.

M^{mes} Paradis et Lepire ont reçu respectivement des prix de 200 \$ et de 150 \$.

Doucement, très doucement, mes doigts caressent les touches noires et blanches. J'invite, par ce mouvement lent, tous les spectateurs à enfourcher avec moi mes chevaux fantastiques.

Lentement, le carrousel se met en marche. Victor s'installe au sommet comme un drapeau. Toute la salle tourne autour de moi. Je deviens le centre, le pivot du carrousel. Le rythme s'accroît, s'accélère.

Les jupons se gonflent en montgolfière et les perruques changent de tête. Les sons se reproduisent en écho aux oreilles de mes passagers. Certains perdent leur masque et dévoilent leur vrai visage. Quelques-uns ont peur. Ils veulent quitter notre carrousel. Trop tard!

Au-dessus de nous, Victor tourne comme une toupie. Il sourit.

J'effleure à peine les notes tant le tempo est rapide, mais Victor, trop heureux de nous indiquer sa route, oublie de nous attendre. Je ne peux le suivre. Je suis fatigué, essoufflé. Mes mains s'alourdissent.

Je suis obligé de ralentir, de revenir au point de départ. Victor est déçu, il s'arrête de tourner. Sans un regard pour personne, il regagne sa place. Les passagers le suivent en silence.

La dernière note se meurt, étourdie, sur un carrousel inerte et désert.

Un tonnerre d'applaudissements me saisit. Je me lève, soulagé que ce ne soit qu'un rêve. Je scrute l'assistance. Maman pleure et papa renifle. Ça m'émeut. Toute la salle est debout et j'enregistre consciemment les bravos en récompense des nombreuses heures durant lesquelles je pratiquais seul au studio pendant que mes copains de classe jouaient ensemble au hockey ou au soccer. S'ils me voyaient à l'instant, applaudi comme si j'avais enfilé le but gagnant... On ne me traiterait plus de tapette au piano... Mes yeux s'embrument.

Ma professeure, dont je n'ai pas remarqué l'arrivée sur scène, me prend le poignet et le soulève comme pour signifier le champion d'un match de boxe. Elle m'a compris. Moi aussi je joue. Moi aussi je m'amuse. Moi aussi je gagne.



Après un dernier salut, nous snobons une deuxième fois les coulisses et descendons rejoindre ma famille au bas des escaliers. Pour cette fois seulement, j'ai voulu débiter et terminer dans la salle, avec le pouls des gens dans ma tête. Naturellement, madame Baillargé m'a donné son autorisation exclusive.

Je m'inquiète en ne voyant pas Victor. Ni maman ni papa ne s'en formalisent. C'est bizarre.

«Voici mon cadeau», me lance ma professeure en se dirigeant vers l'allée centrale.

Avec autorité, comme parfois elle fait pour battre la mesure, elle donne le signal à une personne invisible de venir la rejoindre. Toute l'assistance occupe encore son siège,

intriguée. Dans le fond de la salle, un mouvement collectif se fait sentir. Je vois des formes descendre l'allée en chuchotant sans que je puisse les distinguer clairement. Curieusement, Victor apparaît en pleine lumière, coiffé du chapeau du maître de cérémonie. Lui emboitant le pas fièrement, chaque élève de ma classe de sixième, habillé avec chic, traverse en souriant le rideau de lumière.

Stupéfait, je me laisse entourer, féliciter et bousculer amicalement. Sans bruit, Victor se dissocie du groupe, monte l'escalier du théâtre et s'assoit au piano patiemment. Je sais que, dans ce repli, il m'appelle dans sa bulle, il m'attend.

À travers les bavardages volubiles et intéressés de mes camarades qui me suivent en guirlande, malgré le bruit des gens qui quittent leurs places par petits groupes et les déplacements avisés des artisans du spectacle qui sortent de leur cachette, je m'empresse de le rejoindre.

Dès les premières notes de sa berceuse favorite, mes parents et amis forment une étrange ronde où chaque corps se balance en cloche muette autour de nous. Victor se blottit contre moi en souriant. À la reprise du refrain, son chapeau lui culbute sur le nez et ma voix murmure à son oreille endormie :

«Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.»